

**La vie quotidienne  
au Japon  
à l'époque  
des Samourai,  
1185-1603**

Louis Frédéric

**Hachette**

8B

m\* R 191427

NC

LOUIS FRÉDÉRIC

LA VIE QUOTIDIENNE  
AU  
JAPON

A L'ÉPOQUE DES SAMOURAÏ

1185-1603

HACHETTE

DL • 20 9 1968 • 14587

1500<sup>2</sup>  
1270

## DU MÊME AUTEUR

- Inde, Temples et Sculptures*, A.M.G., Paris. (Préface de Jean Naudou, C.N.R.S.)
- Sud-Est asiatique, Temples et Sculptures*, A.M.G., Paris. (Préface de J. Auboyer, musée Guimet.)
- Japon, Histoire et Civilisation*, A.M.G., Paris. (Sous presse.)
- La Danse sacrée de l'Inde*, A.M.G., Paris.
- Dans les pas du Bouddha*, Hachette, Paris. (Préface de Jean Filliozat, E.F.E.O., membre de l'Institut.)
- Le Règne des Idoles*, Hachette, Paris.
- Dieux et Brahmanes de l'Inde*, Livre de Paris.
- Yoga-Asanas*, J. Oliven, Paris.
- L'Inde, jour et nuit*, Julliard, Paris.
- L'Inde au fil des jours*, S.C.E.M.I., Paris.
- Tout autour de toi* (Prix Lica 1962), Émile-Paul, Paris.
- Trésors de l'Art des Indes*, Marabout, Verviers.
- Manuel pratique d'Archéologie*, R. Laffont, Paris.
- Histoire de l'Asie du Sud-Est*. (En préparation.)
- Peuples et Civilisations de l'Indochine*, Praeger, New York. (Sous presse.)

LOUIS FRÉDÉRIC

LA VIE QUOTIDIENNE

AU

JAPON

A L'ÉPOQUE DES SAMOURAÏ

1185 - 1603



HACHETTE

IOLIS FREDERIC

LA VIE QUOTIDIENNE

Le Japon au Japon, 1853-1868, Paris (Pöhlmann) 1968, 128 p., 12,50 F.

Le Japon au Japon, 1868-1894, Paris (Pöhlmann) 1968, 128 p., 12,50 F.

Le Japon au Japon, 1894-1914, Paris (Pöhlmann) 1968, 128 p., 12,50 F.

A L'EPOQUE DES SAOUBOURAI

1853-1868

Le Japon au Japon, 1853-1868, Paris (Pöhlmann) 1968, 128 p., 12,50 F.

Le Japon au Japon, 1868-1894, Paris (Pöhlmann) 1968, 128 p., 12,50 F.

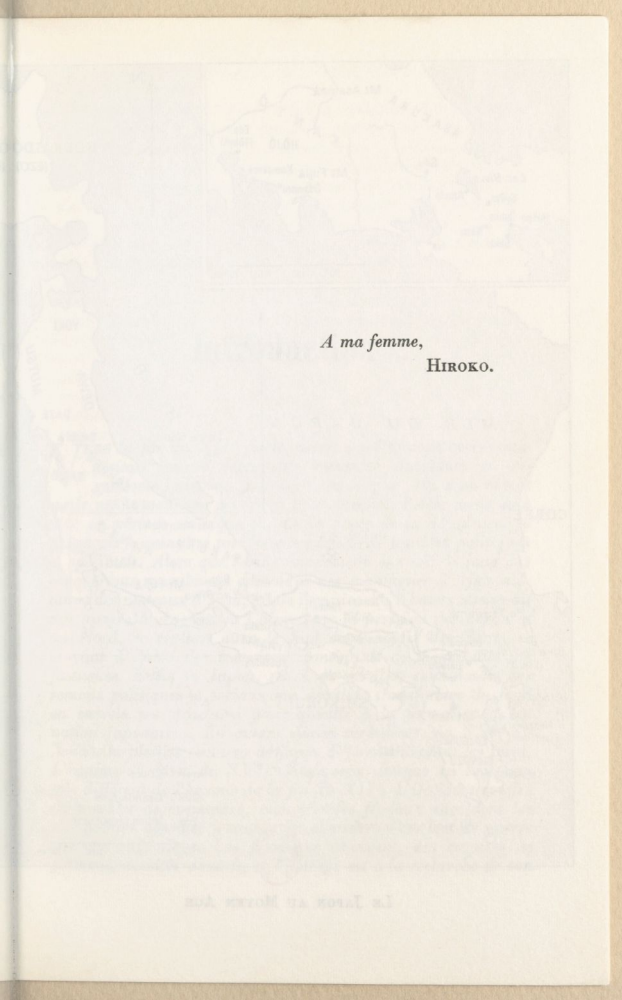
Le Japon au Japon, 1894-1914, Paris (Pöhlmann) 1968, 128 p., 12,50 F.

Le Japon au Japon, 1914-1945, Paris (Pöhlmann) 1968, 128 p., 12,50 F.

Le Japon au Japon, 1945-1968, Paris (Pöhlmann) 1968, 128 p., 12,50 F.

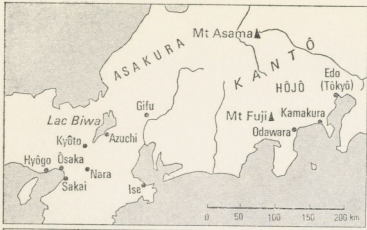
© Librairie Hachette, 1968.

Tous droits de traduction, de  
reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.



*A ma femme,*  
**HIROKO.**





LE JAPON AU MOYEN AGE

## Introduction

**V**ERS la fin du XII<sup>e</sup> siècle, alors que l'Europe occidentale hésitait encore entre une romanité finissante et un gothisme naissant, prélude à un Moyen Age d'où devait sortir un humanisme promis à l'universalité, l'Asie avait déjà vécu sa période classique et, sur la pente de la décadence, se préparait à connaître une longue période de troubles politiques et spirituels. Alors que l'Inde commençait à subir le joug des conquérants musulmans descendus des montagnes d'Afghanistan et des plateaux d'Iran, et que l'empire des Khmers atteignait son apogée à Angkor, la Chine, sous la pression des barbares du Nord, se repliait dans le Sud où l'empire des Song, se croyant à l'abri des invasions, continuait de mener une vie fastueuse. Enfin le Japon, retiré en ses îles, connaissait des remous politiques et sociaux qui devaient transformer de fond en comble ses structures pour aboutir à la formation de la nation japonaise... En quatre siècles turbulents, du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup>, la planète évoluera de façon différente suivant les pays. L'homme du début du XVII<sup>e</sup> siècle sera presque en tout lieu très différent de l'homme de la fin du XII<sup>e</sup>. L'Occident souffre de troubles de croissance; aux régimes féodaux succèdent les monarchies absolues à travers les désordres d'un état de guerre presque endémique. Les frontières changent, des empires se forment, aussitôt abattus, et l'Europe est à la recherche de son

équilibre. L'Amérique, sitôt découverte, est l'enjeu d'une lutte serrée entre les nations, prélude au colonialisme naissant. L'Inde se verra progressivement islamisée, la Chine envahie par les Mongols, les Khmers seront réduits à l'impuissance par la montée des Thaï et la pression vietnamienne. La planète est alors en effervescence. Le Japon avait pu se croire jusqu'alors à l'abri. Mais le virus l'atteint et, lui aussi, il subit sa crise de croissance. Durant quatre siècles, hommes et idées vont s'affronter farouchement sous l'égide de dynasties de Shôgun ou dictateurs militaires, et peu à peu s'affirmera une civilisation japonaise originale, encore vivace de nos jours sous son vernis occidental. Mais ces changements demeurent locaux, n'affectant que les îles japonaises. Ils sont internes, n'étant provoqués par aucune invasion ou influence extérieure décisives. On ne trouve pas ici de véritable usurpation de pouvoir ni de luttes de classes, moins encore de conflits raciaux : au Japon, quoi qu'il advienne, l'Empereur, considéré comme un descendant en ligne directe de la déesse du Soleil Amaterasu Ômikami, est et reste le Protecteur de la Nation, sinon le Législateur. Les Shôgun n'agissent que comme délégués de l'Empereur... L'évolution du peuple japonais, au Moyen Age, se révèle intimement liée aux conditions économiques du pays, à ses caractéristiques géographiques et climatiques. La volonté des hommes intervient peu. L'entité spirituelle suprême est incarnée par l'Empereur, et le pouvoir séculier par les Shôgun, Régents, Ministres et autres fonctionnaires; le peuple, lui, ne possède aucun pouvoir d'aucune sorte. Hors catégorie et appuyant les uns ou les autres selon la conjoncture, on trouve les religieux. Cela, en théorie. En fait, si l'on excepte l'Empereur et sa cour, il y a les aristocrates (les nobles et la plupart des religieux), et il y a le peuple, les premiers ignorant le second. Jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, c'est l'aristocratie qui gouverne et donne le ton. Lettrée, artiste, elle légifère, s'intéresse aux questions religieuses et morales. Pacifique, elle possède la terre et jouit de ses revenus. Par personnes interposées, elle fait du commerce avec l'étranger, c'est-à-dire avec la Chine et la Corée... Le peuple, illettré, ne possède ni la terre ni l'usufruit de celle-ci; écrasé sous les impôts, il n'a que ses traditions pour le rattacher à la vie. Mais il aime d'un amour profond cette terre qu'il féconde de son labeur, ces arbres et ces forêts, il vénère les montagnes et il exulte aux floraisons du printemps, aux embrasements de l'automne. Pour le noble, il

est un sujet d'étonnement : on sera tout ébahi de rencontrer un paysan au bord d'un chemin et on lui demandera ingénument quelle sorte d'animal il est... Et pourtant, c'est de ce peuple misérable, de son acharnement au travail, de son enthousiasme pour les idées nobles, de sa fidélité à son éthique, de sa bravoure, de son mépris de la mort aussi, que surgiront de nouveaux concepts sociaux. C'est finalement grâce à lui que la société japonaise se trouvera complètement remodelée. Le retournement de situation que l'on observe à la fin du XII<sup>e</sup> siècle au Japon n'étant finalement que l'aboutissement naturel d'un ensemble de faits indépendants de la volonté d'une classe seule. En politique comme dans la vie quotidienne, la démarche de la pensée japonaise paraît différente de la nôtre. Elle l'est peut-être en effet, par certains côtés. Mais bien que non cartésienne, elle n'en est pas moins d'une remarquable efficacité. Et il ne faut pas oublier que les critères japonais de l'époque moyenâgeuse n'étaient pas tout à fait les mêmes que ceux du Japon moderne, pas plus d'ailleurs qu'ils n'étaient les mêmes en Europe à la même époque...

\*  
\* \*

Il existe mille manières d'entrer dans l'intimité d'un peuple, mille façons de le comprendre. Les Japonais eux-mêmes, les premiers d'ailleurs, ont sur leur pays des idées et des points de vue extrêmement divers et souvent contradictoires. Il suffit de parcourir les livres d'histoire écrits par les Japonais pour se rendre compte de la diversité des opinions, sinon de leur antagonisme. S'il en est ainsi en matière d'histoire politique ou événementielle, que pourrions-nous dire lorsqu'il s'agit de la vie des hommes, dont les existences forment la trame indestructible sur laquelle viennent, en broderie, s'inscrire hauts faits et événements historiques? Comment décrire la vie qui fut celle de ce peuple durant quatre siècles, vouée qu'elle était à de perpétuels changements, à des retours répétés sur elle-même, à un état de misère que bien peu de peuples éprouvèrent à ce degré? Parmi les solutions acceptables que nous pouvions envisager, eu égard à la faible documentation dont nous disposons pour l'époque, nous avons choisi celle, critiquable certes, qui, à notre sentiment et dans le cadre d'un tel ouvrage, permettait le mieux

de cerner la vie quotidienne des Japonais de ce Moyen Age en suivant une progression logique. Il est bien évident qu'une classification oblige à définir des catégories, à opérer des cloisonnements. Mais une méthode pratique pour l'exposé ne correspond pas forcément tout à fait à la réalité; les catégories que nous avons artificiellement créées : la ville, la campagne, la guerre, la religion, etc., n'existaient pas d'une façon aussi rigide dans la vie du Japon au Moyen Age. On pourra objecter que la société aristocratique était extrêmement différente du peuple. Mais si cela est juste pour la période de Heian, la situation est beaucoup plus confuse au moment où notre histoire commence, du fait de l'avènement au pouvoir d'une nouvelle classe d'hommes. Les aristocrates sur la voie du déclin continueront de végéter dans la capitale, Kyôto, cependant que le reste du pays vivra des temps héroïques, virils, mouvementés...

Comparées aux sources dont nous disposons pour la fastueuse époque de Heian (794-1185) et qui traitent essentiellement de la vie des nobles de Kyôto, celles qui concernent ce Moyen Age japonais peuvent nous paraître médiocres. Mis à part de rares vestiges architecturaux, au demeurant sans grande valeur pour l'étude de la vie quotidienne des hommes, et témoignages artistiques dont l'intérêt documentaire est assez limité, la littérature représente pratiquement notre seule source d'information. Or, bien peu d'ouvrages japonais de cette époque ont été traduits en une langue européenne. Heureusement pour notre propos, ce Moyen Age nous a légué de nombreux Emakimono ou « rouleaux enluminés » plus volontiers consacrés à la vie des gens du peuple qu'à celle des aristocrates de la cour. Les religieux les utilisaient pour expliquer leurs doctrines, les littérateurs et conteurs pour illustrer leurs œuvres ou celles de leurs devanciers et les mettre à la portée d'un plus grand nombre de gens : ces « bandes dessinées » (certaines mesurent plus de dix mètres de longueur) demeurent encore notre plus fidèle source de documentation. Nous les avons largement utilisées pour notre tentative de reconstitution de la vie quotidienne au Japon à l'époque des Samurai. Nous sommes également redevables de nombreux renseignements aux différents auteurs, tant japonais qu'européens, qui, de leur côté, les étudièrent de façon très détaillée. Il n'en reste pas moins que ces Emakimono laissent de nombreux points dans l'ombre. Afin

d'éclairer ceux-ci, nous avons eu recours aux études partielles, historiques, religieuses ou artistiques, déjà consacrées à cette époque. Les littérateurs japonais du Moyen Age se souciaient peu de décrire avec précision la vie de leurs contemporains, à moins que ceux-ci ne fussent de haute naissance. Il n'est possible de retracer la vie quotidienne des gens du peuple qu'en faisant certaines extrapolations, en émettant des suppositions, hasardeuses parfois. Nous avons cependant tenté d'éviter celles-ci le plus souvent possible. Malgré toutes ces difficultés accumulées, il nous a paru passionnant de tenter l'aventure : retracer, ne serait-ce que sommairement, le cadre de cet ouvrage ne permettant pas de traiter le sujet de manière exhaustive, et au risque d'erreurs presque inévitables, la vie quotidienne des hommes et des femmes du Japon à l'époque des Samurais. Nous espérons que le lecteur s'y intéressera autant que l'auteur et voudra bien être assez indulgent pour pardonner à ce dernier les erreurs et les écarts que l'imagination, dans son effort de re-création, lui fit sans aucun doute commettre.

Nous avons cru bon de conserver tout au long de l'ouvrage l'orthographe japonaise des noms, lesquels ont été transcrits selon la méthode Hepburn, et de ne pas accoler aux mots japonais le signe du pluriel français, ce qui aurait pu conduire à une certaine confusion. Que l'on veuille bien cependant se souvenir, au cours de la lecture, qu'il n'existe pas de diphtongue dans la langue japonaise, et que chaque voyelle est prononcée séparément. Par ailleurs, la lettre u se prononce comme le phonème ou en français, le c devient tch, le g est toujours dur. Ainsi le mot Samurais se prononcera « Samourai », le nom de Nobunaga comme « Nabounagua », etc. Les voyelles longues ont été indiquées par un accent circonflexe. Nous avons gardé ici la manière japonaise de nommer les personnes : nom de famille d'abord, puis nom personnel. On trouvera à la fin du volume des notes de référence, une bibliographie sommaire ainsi que quelques tables utiles à la compréhension de cette vie quotidienne.

Nous devons ici remercier M. Jacques du Bouëtiez de Kerorguen qui a bien voulu revoir le texte de cet ouvrage et lui apporter quelques corrections.

Enfin l'auteur considère qu'il n'aurait pu mener à bien sa tâche sans le concours de sa femme, Hiroko, qui, en traduisant de nombreux textes originaux, lui a permis de puiser à

*des sources autrement demeurées impénétrables en raison soit des difficultés du langage, soit d'un contexte qu'il est difficile à un Européen de saisir avec toutes ses nuances. Cet ouvrage lui doit beaucoup, et l'auteur davantage encore...*

Tôkyô-Paris, 1967.

LOUIS FRÉDÉRIC

## CHAPITRE PREMIER

# Les origines du Moyen Age

### Le Japon à l'aube du XII<sup>e</sup> siècle

TOUTE L'HISTOIRE du Japon, depuis la fin de l'époque préhistorique et l'introduction officielle du bouddhisme et de la civilisation chinoise au milieu du VI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la période féodale du Moyen Age, est celle des rivalités des clans autour de la personne de l'Empereur, de la conquête du Nord du pays sur les aborigènes Aïnu et surtout des luttes des nobles entre eux pour la possession de la terre. Il n'existait alors aucun sentiment national, mais seulement celui d'appartenance à un groupe, à une cité, à une région. Afin de comprendre plus aisément comment le peuple japonais s'est, non pas libéré de la servitude — illettré, il n'aurait su que faire d'une liberté qu'il ne demandait pas — mais créé de nouveaux maîtres, il importe de parcourir rapidement les siècles pendant lesquels l'aristocratie accéda au pouvoir et s'y maintint, et d'examiner les raisons qui permirent à un gouvernement de type militaire de supplanter l'autorité pacifique des régents Fujiwara.

Tout mouvement social ou politique est, au Japon, intimement lié à la terre. Les Japonais furent toujours, et cela malgré la très faible superficie des terres cultivables, en majeure partie des paysans. Le rôle de l'agriculture était d'autant plus important que, en raison de la rareté de la monnaie, les échanges se faisaient principalement sur la base



des produits de la terre. Posséder la terre (avec, bien entendu, ses paysans, les bras nécessaires à son exploitation) équivalait à posséder la richesse, donc le pouvoir. Or, depuis le VII<sup>e</sup> siècle, les terres avaient été nationalisées selon un système emprunté à la Chine. A chaque paysan recensé avait été allouée une surface de terrain (*Handen*) dont les dimensions étaient fonction du sexe des bénéficiaires et du nombre de personnes de la famille de ceux-ci. Cette répartition des terres était accompagnée d'un ensemble de lois concernant principalement les impôts et appelé *Ritsuryô*. Les terres d'État étaient ainsi prêtées à vie avec interdiction de les vendre ou de les louer. Ce système (qui d'ailleurs échoua en Chine) aurait pu, à la rigueur, donner des résultats satisfaisants si les impôts n'avaient pas été aussi lourds et surtout si l'État lui-même n'y avait, dès 743, apporté un amendement aux conséquences catastrophiques : il s'agissait de permettre à certains paysans, monastères et familles aristocratiques de posséder en propre (avec tous les droits y afférents) les terres nouvellement défrichées ou conquises sur les peuplades Ainu et situées pour la plupart dans le Nord du pays. Première conséquence : afin d'exploiter ces nouvelles terres, les nobles ou religieux propriétaires les louèrent à bas prix aux paysans qui choisirent de cultiver ces domaines pour lesquels les seigneurs n'exigeaient qu'un impôt relativement modéré, au détriment des terres « étatisées » où les impôts et corvées, trop lourds, leur laissaient à peine de quoi subsister. Il s'ensuivit une désertion de plus en plus accentuée des paysans « nationalisés ». Deuxième conséquence : l'État accordant à des monastères et nobles des exemptions d'impôts, ceux-ci contrôlèrent bientôt à leur profit exclusif les paysans qui étaient venus s'installer sur leurs domaines, créant ainsi des territoires pratiquement autonomes ou manoirs appelés *Shôen*. Le « maître de la terre », sorte de baron féodal avant la lettre, administrait son domaine à sa guise, percevant les taxes, imposant à ses paysans des corvées et rendant la justice. Il était pratiquement souverain sur son territoire. Afin de défendre celui-ci contre les incursions des Ainu dans le Nord ou les convoitises de ses voisins, il organisa des sortes de milices armées. Les plus grands de ces nobles, qui préféraient demeurer à Kyôto plutôt que sur leurs domaines, déléguaient le plus

souvent leurs pouvoirs à des mandataires en qui ils plaçaient toute leur confiance. Ainsi se formèrent pendant toute la période de Heian (794-1185) de très nombreux Shôen. Du fait de la conquête presque totale du Nord de l'île de Honshû sur les Ainu, les terres nouvellement ouvertes à la culture étaient extrêmement étendues. Les seigneurs vivaient de manière opulente, tandis que les terres nationalisées, progressivement désertées, rapportaient de moins en moins à l'État. Afin d'augmenter encore leurs revenus, certains seigneurs dont les fiefs se trouvaient situés le long des côtes, s'adonnèrent à des activités commerciales et maritimes, voire à la piraterie. Il arriva aussi, en vertu de la difficulté des communications entre les provinces éloignées et la capitale, que nombre de mandataires des seigneurs résidant à Kyôto se déclarèrent à leur tour indépendants. Les paysans qui vivaient dans ces fiefs privilégiés, comme ils jouissaient d'une liberté relative et désiraient la conserver, s'organisèrent sous la conduite de l'ex-mandataire devenu seigneur local afin de résister, si besoin était, aux prétentions des nobles de Kyôto ou des envoyés du gouvernement. Des relations de dépendance et de vassalité s'établirent alors tout naturellement entre les chefs des familles ou des clans de paysans-guerriers et les seigneurs de fait, sinon de droit. Le gouvernement, ne disposant pas d'une armée suffisante, se vit obligé, afin de mater des révoltes locales, de faire appel aux forces de ces chefs de clan. Ceux-ci n'allèrent pas tarder à entrer en compétition pour la conquête du pouvoir. Deux des plus grands de ces clans, celui des Minamoto (ou des Genji) et celui des Taira (ou des Heishi, ou Heike), s'affrontèrent farouchement. Après de nombreux troubles issus directement de causes politiques, mais inévitables si l'on considère qu'une nouvelle classe d'hommes s'était formée en opposition, tant par leur caractère que par leur genre de vie, avec celle des aristocrates, la province prit sa revanche sur la capitale. Le clan des Taira ayant été abattu en 1185 après une lutte sanglante, un gouvernement militaire ou *Bakufu* fut bientôt créé à Kamakura par le chef du clan vainqueur, Minamoto-no-Yoritomo, allié avec les principaux chefs des clans du Nord et de l'Est.

### Le Moyen Age japonais

Lorsque Yoritomo reçut de l'Empereur, en 1192, le titre envié de *Seii-Taishôgun* (général en chef), il contrôlait déjà pratiquement la moitié du Japon. L'Empereur réduit à l'impuissance faute d'argent et de troupes, le Bakufu tenta d'imposer sa règle à tout le Japon : c'était le début de l'ère des Samurai. Quatre siècles seront nécessaires à ces guerriers pour s'imposer, quatre siècles fertiles en péripéties, batailles, bouleversements politiques et sociaux de toutes sortes. Le pays tout entier entrait dans une phase active, comme un volcan qui se réveille après une longue période de sommeil. A la fin du XII<sup>e</sup> siècle, il semble que tout va changer, que tout va exploser, dans tous les domaines. En fait, si beaucoup de choses vont évoluer, rien n'explosera vraiment. Le Japon est sorti de sa torpeur, il va « pousser ses dents ». Mais ce qu'il cherchera surtout, à travers révoltes, guerres, rivalités incessantes et vicissitudes de toutes sortes, c'est un équilibre. Cette ère désordonnée qui vit le triomphe de la classe des Samurai peut être appelée le « Moyen Age japonais », bien que cette désignation ne corresponde pas exactement à une organisation sociale cohérente non plus qu'à une ligne politique nettement définie. En réalité, cette période moyenâgeuse n'est faite que de changements et d'alliances aussi vite nouées que dénouées entre les partis en présence. Les systèmes politiques sont mouvants, les réformes succèdent aux réformes, décidées au jour le jour. Alors que pendant la période de Heian, seule (ou presque) la ville impériale de Kyôto (alors appelée Heian-kyô) « faisait » la vie du pays, maintenant c'est au tour des provinces de participer, dans le déchirement, à l'édification de la nation. Les religieux bouddhistes semblent avoir prévu ce bouleversement du Moyen Age, qui allaient prophétisant, sur la foi d'une vieille tradition, la fin de l'ère de la Loi bouddhique et le début, à partir de l'année 1052, d'une période de troubles et d'horreurs appelée *Mappô*. La littérature et la religion reflètent le nouvel état d'esprit : alors que les aristocrates de la cour de Kyôto continuent de donner dans la préciosité, le ton des écrivains de cette

période ardente prend volontiers celui des gestes épiques. L'art, renouant avec une tradition datant de l'ère de Nara, revient au réalisme avant que d'être à nouveau complètement transformé, revalorisé par l'apparition des doctrines du Zen. On essaie tout d'abord d'aller contre le courant Heian. Puis, lors du retour du gouvernement militaire à Kyôto sous les Shôgun Ashikaga, la barbarie pleine de vigueur des guerriers va composer avec l'afféterie décadente d'une cour impériale appauvrie à l'extrême. L'évolution des idées comme du comportement des hommes subira une arhythmie étonnante : tantôt violente, cataclysmale, tantôt fluctuante, tantôt encore hésitante, comme désespérant d'arriver à une fin satisfaisante. Époque marquée d'un profond pessimisme, qui transparait dans les enseignements d'un bouddhisme popularisé, dans les prophéties d'un Nichiren, comme dans l'espérance ultime en une mort synonyme de délivrance, de salut et de paix...

Les historiens ont pour habitude de décomposer ce long « Moyen Age » en trois phases. La première, dite « de Kamakura », qui s'étend de 1185 à 1333, vit l'établissement à Kamakura (non loin de l'actuelle Tôkyô) d'un shôgunat préféodal, dirigé au nom d'un Shôgun par une lignée de régents appartenant tous à la famille des Hôjô. Cette période fut troublée par deux attaques mongoles en 1274 et 1281 qui, mobilisant toutes les forces du pays pendant un long temps, l'épuisèrent. La cour impériale, aidée par des Samurai mécontents, en profita pour se rebeller et abattre le Bakufu de Kamakura : ce fut la « Restauration de l'ère Kemmu ». Mais l'empereur Go-Daigo resta peu de temps sur le trône, un Samurai, Ashikaga Takauji, l'ayant chassé pour établir, à Kyôto même, un autre gouvernement militaire : ce fut la deuxième période, appelée « des Ashikaga » ou encore « de Muromachi », du nom d'un quartier de Kyôto, et qui débute en 1336. Une guerre de rivalité entre deux cours impériales, celle du Sud (légitime) et celle du Nord, soutenue par les Ashikaga, mettra le pays à feu et à sang jusqu'en 1392. Au siècle suivant de nombreuses guerres intestines verront s'opposer entre eux les grands Samurai ou *Daimyô* : c'est alors l'époque de la véritable féodalité. Enfin, des Samurai plus puissants que les autres arrivent à mettre à la raison les autres seigneurs et dictent

leur volonté au pays : c'est l'ère des dictateurs-administrateurs, Oda Nobunaga et Toyotomi Hideyoshi qui, à partir de 1568 (ou 1573 selon certains), conduira en 1603 à l'établissement d'un shôgunat stable sous l'égide des Shôgun Tokugawa, régime qui durera près de trois siècles, en fait jusqu'en 1868.

Ces différentes phases, ici brièvement analysées, offrent des caractères très différents, contrastant parfois assez étrangement. Cependant, elles correspondent à des étapes sur la voie de la prise de conscience d'un peuple qui voit sans cesse ses guides changer, ses aspirations déçues, ses espoirs brisés.

### La cour à Kyôto

Il est fort probable que les souverains de Kyôto, demeurés profondément « Heian » tant dans leur façon de vivre que dans leur comportement, vivaient au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle de la même manière que les empereurs dont parlent au X<sup>e</sup> et au XI<sup>e</sup> siècle dans leurs écrits les grandes dames de la cour<sup>1</sup>. La situation extra-féodale de l'Empereur, situation qui faisait de lui un chef théorique sans pouvoir réel, le forçait à mener une vie particulière et, bien qu'il nommât les Shôgun, il était obligé de leur déléguer presque tous ses pouvoirs, ne conservant qu'une autorité religieuse et traditionnelle de principe. Bien que quelques empereurs, tels Go-Toba et Go-Daigo, eussent par deux fois tenté de reprendre en main les rênes du gouvernement, leur caractère sacré ne leur épargna ni les humiliations ni même la déportation.

L'Empereur et sa cour vivaient habituellement à Kyôto dans le palais impérial, lorsque celui-ci toutefois n'était ni détruit par un incendie ni en période de reconstruction (les chroniques nous apprennent que pendant le seul règne d'Ichijô, 980-1011, le palais brûla en moyenne une fois tous les quatre ans<sup>2</sup>). Très souvent cependant Leurs Majestés demeuraient soit dans un de leurs palais secondaires, soit dans celui de leur père ou beau-père, presque toujours un régent Fujiwara. Elles se déplaçaient relativement peu, sauf pour les visites officielles aux sanctuaires d'État. La vie au

palais, tant pour les souverains que pour les nobles de leur maison, aurait été intolérablement morne et dénuée d'intérêt si de nombreuses fêtes, religieuses pour la plupart, n'étaient venues périodiquement rompre la monotonie du déroulement des jours et des saisons. Bien que les goûts et la sensibilité esthétique des grands aristocrates fussent délicats et élégants, leur vie manquait du confort le plus élémentaire. On imaginerait volontiers comme luxueuse l'existence des nobles japonais de cette brillante époque. Il n'en était rien, au sens où nous entendons le luxe selon nos critères occidentaux. L'hiver est très froid dans la cuvette que constitue la plaine de Kyôto. Cependant, l'Empereur n'avait rien d'autre pour se chauffer qu'un simple brasero, juste suffisant pour qu'il puisse dégeler le bout de ses doigts. Il demeurait presque toute la journée assis sur un haut coussin de paille pressée recouvert d'une natte, protégé des regards comme des vents coulis par des écrans de tissu. Tous les objets qu'il utilisait montraient une élégance raffinée mais étaient peu pratiques. Pour s'éclairer, il n'avait que des lampes à huile. Peu ou pas de meubles : des coffres... L'été, chaud et humide, était cependant plus supportable, les maisons japonaises étant plutôt conçues pour des pays plus chauds. L'air y circule et les panneaux de bois sont alors remplacés par des tentures légères. On respirait dans le palais, mais tout y était sombre : l'on y vivait dans une pénombre perpétuelle. Alors que les petits nobles se déplaçaient, montaient à cheval, se donnaient du mouvement, l'Empereur et l'Impératrice ne pouvaient se permettre de prendre part à ces ébats vivifiants sans manquer à l'étiquette : ils vivaient assis, éternels spectateurs. Grands nobles et empereurs marchaient généralement peu, car on avait coutume de les porter sur le dos lorsqu'ils devaient se déplacer. L'empereur Go-Daigo, essayant de s'enfuir de l'île où il avait été exilé, éprouva de si grandes difficultés à marcher que Tadaoki, un de ses fidèles venu le délivrer, fut obligé de le « tirer par les mains et de le pousser aux hanches ». Un paysan, pour lui permettre d'arriver plus vite au port, chargea le souverain sur son dos<sup>3</sup>... Aussi comprend-on que les souverains aient pu accepter facilement d'abdiquer en faveur d'un de leurs fils et de recevoir la tonsure : moines, ils devenaient plus libres de se déplacer comme de parler, plus libres aussi de gouver-

ner à leur guise, le souverain en titre ne pouvant aller contre leur gré et ne pouvant rien décider, étant un jouet entre les mains des régents Fujiwara... Les distractions étaient relativement rares et, bien que grands nobles et souverains prissent plaisir à jouer de la flûte et à écrire des poèmes, leur vie s'écoulait avec une lenteur difficile à supporter. Le sens des convenances et l'étiquette ne leur permettaient pas d'apporter le moindre changement à cet état de choses. Et les écrits de cette période nous laissent parfois supposer que l'ennui pesait terriblement sur la vie de la cour. Aussi le « fleuretage » tenait-il une grande place dans la vie des femmes et des hommes de l'aristocratie dans laquelle la polygamie était normalement en usage et la licence permise, à condition toutefois que cette dernière fût discrète. Le « Bon peuple » de Heian-kyô, ne désirant pas s'intéresser à ce qui se passait autour de lui, ignorait délibérément le reste du Japon et se perdait en exercices esthétiques et en dévotions <sup>4</sup>.

Le sens religieux oscillait entre les pratiques divinatoires, l'observance des innombrables interdits régissant les moindres activités des individus, et le sentiment bouddhique de l'impermanence de toutes choses, en passant par les solennités du culte Shintô. Retraites, pèlerinages, rituels divers punctuaient la vie de la « gentry » de Heian-kyô, tout occupée d'une toilette ou d'une passagère émotion esthétique. L'inaction semblait devoir constituer l'essentiel du bon goût.

Il va sans dire que le peuple de la ville même de Kyôto vibrait d'une autre vie, populaire, brailarde, prompt aux querelles comme aux plaisirs, aimant, haïssant, travaillant de l'aube jusqu'au soir, sans hâte mais sans relâche, permettant par ses souffrances ignorées à la poignée d'oisifs qui se pensaient différents du reste du monde, de vivre et de s'ennuyer avec élégance. Cependant, à Kamakura dans l'Est du pays, au « Quartier de tente » (*Bakufu*) de Minamoto-no-Yoritomo, l'histoire, réchauffée à la chaleur des combats, faisait se rebeller un peuple qui, au contraire de ses maîtres aristocrates, refusait de s'immobiliser dans un présent désuet. Alors que les nobles de Kyôto faisaient des vers, le peuple des provinces prenait la parole...

## CHAPITRE II

# L'homme du Moyen Age

### La naissance

**P**OUR devenir homme, dans ce Japon féodal, il fallait d'abord survivre. Car la sélection naturelle faisait sans aucun doute un choix fort sévère entre les nouveau-nés. Rigueur du climat, manque total d'hygiène furent responsables d'hécatombes qu'on ne saurait chiffrer. Les naissances se produisaient alors, comme encore aujourd'hui dans les provinces les plus reculées du Japon, dans le privé, et nul ne paraissait se douter qu'une parturition avait lieu dans la maison voisine, les femmes ne criant pas lors des douleurs de l'enfantement<sup>1</sup>, peut-être par peur de perdre la face ou d'être jugées par la suite indécentes. Toutefois une naissance était chose très commune, les femmes mariées se trouvant en puissance d'enfant pratiquement tous les ans. Mais il n'était séant d'avertir la famille et le village que si l'enfant survivait à l'épreuve de son entrée dans le monde, et c'est peut-être aussi une raison pour que les naissances se produisissent dans le secret... La veille de l'accouchement qui, au sein des familles aisées, devait avoir lieu dans une pièce séparée du corps de bâtiment principal, les sœurs ou de proches parentes de la future accouchée, venues pour assister à la délivrance, masquaient de rideaux blancs les ouvertures de la pièce et disposaient au centre, sur le plancher, une simple toile blanche ou un *Tatami* bordé de tissu blanc spécialement



préparé pour la circonstance. Le moment venu, la parturiente, elle aussi vêtue de blanc, était amenée dans la pièce ainsi parée. Au-dehors, pendant tout le temps que durait le travail, un homme, chasseur ou moine-guerrier selon la circonstance ou encore prêtre Shintô, faisait vibrer la corde d'un arc afin de maintenir à distance les mauvais esprits et d'attirer l'attention des *Kami* ou « esprits divins <sup>2</sup> »; parfois, un religieux assis devant une petite table pliante sur laquelle avaient été disposées verticalement sept bandes de papier ou de tissu blanc, symboliques des *Kami*, récitait des prières de purification (*Harai*). Dans la chambre, la parturiente se tenait accroupie sur le tissu blanc ou le *Tatami* recouvert d'une épaisse couverture, s'appuyant aux épaules d'une ou deux femmes se tenant à ses côtés. Dans certains cas une *Miko* (sorte de prêtresse Shintô), accroupie non loin et armée d'un rosaire, adressait, elle aussi, des invocations aux *Kami*, cependant que des servantes allaient et venaient, s'affairant, apportant des baquets d'eau chaude et disposant à proximité, prêtes à l'usage, un grand nombre de feuilles de papier fin qui faisaient alors office de linge. L'enfant était reçu sur une étoffe blanche par l'une des matrones assistant la nouvelle accouchée, et le cordon ombilical était aussitôt coupé avec un couteau à lame de bambou. Puis on essuyait le bébé cependant que la mère se couchait et que servantes et assistantes nettoyaient et mettaient un peu d'ordre dans la chambre <sup>3</sup>; à l'extérieur de la pièce on accrochait alors un signe indiquant le tabou (généralement une branche de saule au pouvoir prophylactique puissant <sup>4</sup>) et signifiant qu'aucun visiteur ne pouvait être admis, la nouvelle accouchée étant considérée comme rituellement impure, de même que tous ceux qui l'avaient approchée. C'est la raison pour laquelle l'accouchement devait de préférence se faire dans une pièce séparée de la maison principale <sup>5</sup>.

Il est probable que les choses se passaient à peu près de la même manière dans les familles plus pauvres, vêtements blancs, *tatami*, servantes et prêtres exceptés. Et c'est alors le père lui-même qui devait faire office de chasse-démon en faisant résonner la corde de son arc. Bien entendu, les voisins étaient au courant de ce qui se passait, mais ils affectaient de l'ignorer tant qu'on ne leur avait pas offi-

ciellement annoncé la nouvelle... Le bébé n'était presque jamais baigné aussitôt après sa naissance, mais simplement essuyé. Le premier bain (*Ubuyu*) n'était donné que quelques jours après. Dans les milieux aristocratiques, il prenait la valeur d'un rite. Dans l'eau du bain on déposait des bijoux, gage de la prospérité future de l'enfant, et on tenait au-dessus de la surface de l'eau, afin qu'elle puisse se refléter dedans, une petite effigie ou l'image d'un chien ou d'un tigre, animaux réputés posséder des vertus prophylactiques et avoir le pouvoir de protéger la santé des enfants. Le bain achevé, on faisait revêtir à l'enfant ses premiers vêtements <sup>6</sup>. Jusqu'alors, il avait été laissé nu, au contact direct du sein de sa mère... Dans les familles les plus pauvres, le premier bain était seulement accompagné de la vibration de la corde d'un arc...

Les anciens Japonais pensaient qu'à partir de la naissance et pendant trente jours, l'âme de l'enfant n'était pas fermement fixée au corps; aussi les plus grandes précautions étaient-elles prises, ni l'enfant ni la mère ne devant sortir pendant ce laps de temps. Les deux premiers jours, le bébé restait à jeun. Le troisième, alors que sa mère lui donnait le sein pour la première fois, une petite cérémonie intime réunissait la matrone et la proche parenté afin de choisir le nom qu'allait porter l'enfant <sup>7</sup>. Le signe du tabou était alors levé, sauf sur la pièce où se trouvaient la mère et l'enfant. Après s'être purifié (par l'entremise d'un prêtre Shintô dans le cas des familles riches, par un simple bain pour les autres), le père de l'enfant nouveau-né recevait ses invités et leur servait un léger repas accompagné de *Sake* (vin de riz). Puis un nom d'enfance était choisi. S'il s'agissait d'un héritier, le nom devait habituellement se terminer par *-maru* ou *-maro*. Si c'était le premier enfant du couple, le mariage était alors considéré comme définitivement scellé. On procédait alors (mais cela se faisait parfois plus tard) à la première coupe de cheveux du bébé, avec des ciseaux. Les petites mèches étaient ensuite enfermées dans une boîte et celle-ci enterrée dans le sanctuaire du village, pour signifier au Kami (*Ujigami*) que l'on confiait l'enfant à sa garde <sup>8</sup>.

La naissance de jumeaux n'était généralement pas bienvenue, la mère se sentant un peu honteuse d'avoir accouché « comme les animaux » et la croyance populaire

voulant qu'un sort malheureux accablât pendant toute la durée de leur vie les enfants ainsi nés. Aussi, afin de conjurer les mauvaises influences, leur donnait-on des noms particulièrement joyeux<sup>9</sup>.

Bien que la naissance fût entourée d'un certain mystère, les émotions qu'elle ne manquait pas de susciter chez les parents furent souvent décrites dans les romans de l'époque. Et, dans le *Gikeiki*, une geste narrant les péripéties de la fuite du malheureux Yoshitsune dans le Nord du pays, le conteur nous fait même assister à la naissance, dans la forêt, du fils du proscrit.

Hitachibô lui aussi joignit ses mains en prière cependant que Kanefusa soupirait tout haut. Yoshitsune reposait, comme anéanti, près de sa femme. « Ah! comme cela fait mal! » s'exclama la Dame, se tenant fortement au bras de Yoshitsune alors qu'elle reprenait ses sens (car elle s'était évanouie quelques moments auparavant pendant que Benkei, le fidèle serviteur de Yoshitsune, était allé en bas de la colline à la recherche d'un peu d'eau). Benkei se mit en devoir de masser ses reins et l'enfant naquit sans autre difficulté. Benkei enveloppa le bébé vagissant dans son froc de moine, coupa maladroitement le cordon ombilical et lava l'enfant avec l'eau de la jarre.

« Donnons-lui tout de suite un nom. Nous sommes dans les montagnes de Kamewari. Puisque *Kame* signifie tortue et que celle-ci est réputée vivre longtemps, apparions ce nom avec celui de *Tsuru*, grue, que l'on dit vivre mille ans et appelons-le Kametsuru! » proposa-t-il.

« Pauvre petit mendiant! Grandira-t-il jamais? se lamenta Yoshitsune. Si mon avenir était plus brillant, ce serait parfait. Il serait mieux de l'abandonner dans ces montagnes pendant qu'il est encore trop jeune pour s'en rendre compte! »

Sa femme oublia ses souffrances récentes :

« Quelle honte de dire une telle chose! se mit-elle à crier. Maintenant qu'il a été assez fortuné pour entrer dans le monde des hommes, comment osez-vous parler de le tuer avant qu'il ait même eu le temps d'apercevoir la lune et le soleil! Kanefusa, prenez le bébé si Sa Seigneurie est mécontente! Il ne doit pas mourir, même si vous et moi devons retourner dans la capitale avec lui<sup>10</sup>!... »

Dans toutes les familles, bien qu'on évitât souvent de le montrer, une naissance était toujours considérée comme un joyeux événement, et les premiers à s'en réjouir étaient

évidemment les parents. A la cour cependant, les filles étaient plus ardemment désirées que les garçons, car elles pouvaient toujours espérer faire un mariage au-dessus de leur condition. Alors qu'une jeune femme venait d'être élevée à un très haut rang, le *Taiheiki*, qui nous relate cette histoire, commente ce fait en ajoutant : « Sur sa famille descendit la gloire, assez curieusement d'ailleurs, et de telle façon que les gens du pays n'eurent plus que du dédain pour les garçons, ne rêvant désormais que de filles <sup>11</sup>... » Cependant un garçon apportait aussi une très grande joie, car c'était là un événement dont on pouvait être fier, surtout s'il s'agissait d'un premier-né. Après la naissance du fils de Genji, l'Empereur montrait autant d'impatience à voir l'enfant de Fujitsubo que le père lui-même. « A cet effet, Genji se rendit au palais de son épouse à un moment où il y avait encore peu de monde et fit porter à celle-ci un billet lui disant que, dans l'état d'impatience dans lequel se trouvait l'Empereur, et puisque l'étiquette l'empêchait de venir lui-même avant plusieurs semaines, il la priait de vouloir bien lui laisser voir l'enfant afin qu'il puisse en faire la description à l'Empereur <sup>12</sup>. » Le 31<sup>e</sup> jour pour les garçons, le 33<sup>e</sup> pour les filles, la mère, accompagnée de quelques parents, sortait pour la première fois et se rendait avec l'enfant au sanctuaire Shintô. Après présentation au prêtre, la mère frappait dans ses mains pour appeler l'attention du Kami du lieu et allumait une lampe <sup>13</sup>. Puis un repas était préparé à la maison auquel on conviait les personnes présentes le jour de la naissance de l'enfant et les amis intimes. L'enfant était alors considéré comme faisant officiellement partie de la société. Tout tabou étant alors définitivement levé, le père pouvait à nouveau approcher son épouse. Dès ce jour, le bébé (tout au moins chez les gens ordinaires) quittait les bras de sa mère pour se loger sur le dos de celle-ci. Le sevrage s'effectuait en général très tardivement, les parents reculant instinctivement cette phase de la croissance réputée alors dangereuse pour la vie du bébé. On commençait par lui donner, à cette occasion, un peu d'eau dans laquelle avait cuit du riz, puis du riz ou d'autres céréales en bouillie...

Vers le cent vingtième jour après la naissance, les parents avaient coutume d'inviter la famille et quelques amis et le bébé recevait alors sa première nourriture solide. C'était la

1000 - 1900 - 1900 - 1900  
1000 - 1900 - 1900 - 1900

◆ 23/1687/5

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

